



**SPECTACLES**

**LA CRITIQUE DE GILLES MATHIVET**

**CONTENTISSIMI !**

**Si la farce imaginée par Mozart et son librettiste Da Ponte dans « Così fan tutte » ne laisse pas les protagonistes « contentissimi », le public de la MC2 était très content, lui, après avoir assisté à la version de concert, donnée par Marc Minkowski à la tête de ses Musiciens du Louvre.**

Non, une version de concert n'est pas nécessairement le parent pauvre d'une version scénique. Outre qu'elle libère les interprètes de l'emprise du metteur en scène, elle laisse aux spectateurs une lecture plus ouverte de l'opéra : un avantage dans *Così fan tutte*, où plusieurs « morales » sont laissées au choix de chacun. De plus, si *Così fan tutte* était celui des opéras de Mozart que vous aimiez le moins de par l'absurdité de ses situations, la donne aura probablement été inversée à l'issue de cette représentation : car ce soir opère encore la magie combinée de Marc Minkowski et des Musiciens du Louvre qui font apprécier ce que par ignorance l'on n'aimait pas. Combien d'auditeurs se sont ralliés à Haendel, à Offenbach, à Haydn même après avoir été convaincus après une interprétation de cet orchestre qui longtemps fut de Grenoble ?

**SENS DU THÉÂTRE.** « *Le monde entier est une scène, [...] et notre vie durant nous jouons plusieurs rôles* », écrivait Shakespeare dans *Comme il vous plaira*. Dont acte, et qu'importe ce soir l'espace laissé aux artistes sur le proscenium, c'est notre monde qui s'y joue. Marc Minkowski insuffle le sens du théâtre dans chaque interstice de la scène où se produit son orchestre. C'est manifeste dès l'ouverture, menée avec vivacité et légèreté façon *concerto grosso* où la clarinette s'impose avec brio, jusqu'à l'énoncé emblématique du thème « *Così fan tutte* », qui sonne comme les trois coups annonçant le début d'une pièce. La comédie est alors de tous les instants. Despina, non contente de donner ses leçons de séduction à qui veut l'entendre (nous surtout), se promène dans l'orchestre, tente de charmer, pot de Nutella en main, quelques heureux instrumentistes, ou s'empare de la baguette du chef pour en jouer comme d'un aimant. Marc Minkowski lui-même n'est pas en reste : il dirige à droite, à gauche, assis, debout, quitte son pupitre, participe à l'action ainsi « mise en espace ». Et voilà les clarinettes, flûtes et bassons « vent debout » pour accompagner l'air de Dorabella *E amore un ladronello*.

**TRÈS CONTENTE D'ELLE.** On s'y attendait : le plateau vocal choisi par Minkowski est sans faille. Giulia Semenzato est LA Despina que l'on imagine à la première de *Così* à Vienne en 1790 où, selon Da Ponte, « *La Sardi s'était gagné grâce à ses afféteries, ses grimaces, ses intrigues théâtrales, un grand nombre de partisans, (...) et était très contente d'elle* ». Monsieur Loyal de l'histoire, Jean-Sébastien Bou est un Don Alfonso totalement humain que l'on adore détester, noble sentiment. Le Ferrando d'Anicio Zorzi Giustiniani, voix homogène sans aigus forcés mais sans éclat, garde ses distances par rapport au mauvais tour qu'il joue à sa fiancée, se satisfaisant d'un lyrisme aux sentiments peu engagés.



© Mathias Becke-Dornhagen/Sensiba

**IMPROVISER DES GAGS.** Peut-on préférer Ana Maria Labin (Fiordiligi) à Serena Malfi (Dorabella), presque confondues en un seul personnage à deux voix, tant leurs robes, leurs coiffures, leurs timbres sont appariés ? Un air, un seul, viendra faire de Fiordiligi la *prima donna* : le fameux *Come scoglio*, parodie d'air d'opéra *seria* baroque avec ses intervalles vertigineux, écrit par Mozart pour satisfaire ironiquement la vanité de La Ferrarese, créatrice du rôle et... maîtresse de Da Ponte. C'est cependant l'abattage incessant du Canadien Robert Gleadow qui aura unanimement conquis le public. Mettant en avant une présence vocale et physique remarquable, il aborde avec un naturel consommé son rôle à plusieurs facettes, n'hésitant pas à improviser des gags, comme de chanter en ingurgitant une banane : même Joséphine Baker n'y aurait pas pensé !

**MOZART SANS PERRUQUE.** On a souvent dit que l'orchestre était le septième personnage, commentateur critique et omniscient de la comédie. On en ajoutera un huitième, le pianoforte qui accompagne les récitatifs. Sur l'élégant et sonore instrument de Paul Mc Nulty d'après un Walter de 1792, Luca Oberti enrichit l'harmonie, brode ses ornements, recompose des bribes de sonates avec une pertinence qui vient magnifier, sans l'obscurcir, le récit vocal. Tendresse, agitation, ironie, compassion, exaltation : c'est Mozart qui revient, sans perruque. ●

En 2018-2019, les Musiciens du Louvre joueront sept fois à Grenoble en grande formation. À réserver d'urgence : à la MC2, le 17 octobre, à 19 h 30 : Offenbach, extraits de *La Périchole* et des *Contes d'Hoffmann* ; en l'église Saint-Jean, le 4 novembre, à 17 h : Bach et Haendel ; à la MC2, le 18 décembre, à 20 h 30 : Haendel et Mozart. [www.mdlg.net](http://www.mdlg.net)